

La diaspora tibétaine : reconstruction, déconstruction

Depuis 1950, la vie au Tibet a irrémédiablement changé. Cette année-là, l'Armée Populaire de Libération du gouvernement chinois envahit le Tibet car Mao déclara, par le biais de Radio Beijing, le 1^{er} janvier 1950 : « le Tibet doit être libéré du joug impérialiste » et que, dans ces conditions, « l'Armée Populaire de Libération se doit de libérer le Tibet ».

Un an plus tard l'APL était quasiment partout mais rencontrait de véritables difficultés avec les Khampas, notamment, ces guerriers féroces de l'Est tibétain. Finalement, le fameux « accord en dix-sept points », qui livre le Tibet à la Chine, est signé à Lhasa le 23 mai 1951, sans la présence du Dalai Lama et contre le gré de la délégation tibétaine. Le premier article stipule que les Tibétains vont ainsi revenir dans la famille de la mère-patrie au sein de la République populaire de Chine. C'est le premier paradoxe chinois concernant le Tibet : cet article annonce que le Tibet devient donc une province de la Chine mais ainsi il sous-entend de fait que le Tibet n'était pas une partie de la Chine.

À l'automne de la même année, l'APL pénètre au Tibet central et le 26 octobre, l'agence Chine nouvelle/Xinhua annonce : « l'APL a marché à l'intérieur du Tibet et le peuple tibétain a été libéré de l'agression impérialiste et est retourné dans la grande famille de la République populaire de Chine ». En quelques mois, la population de Lhasa double et voit arriver 20 000 soldats chinois.

Peu de temps après, en juillet 1954, ce fut la première rencontre sino-tibétaine à Beijing. La plupart des personnages importants du Tibet, accompagnant le Dalai Lama, furent invités, en tant que nouvelle région autonome enfin revenue au sein de la mère-patrie, à assister à leur première réunion de l'Assemblée du Peuple

En 1959, après neuf années de réformes et de transformations pour les uns, de brimades, de privations et de libertés de plus en plus restreintes pour les autres, tous les proches du Dalai Lama le pressent de fuir pour rejoindre l'Inde. De plus, un mouvement de résistance s'est organisé à partir des régions orientales, du Kham et de l'Amdo, et a fini par gagner le Tibet central et est très vite aux portes de Lhasa, la capitale tibétaine. Ces événements et des rumeurs d'enlèvement poussent finalement le Dalai Lama à partir le 17 mars pour l'Inde.

Il va lancer ainsi le mouvement d'exode d'une grande partie de la population tibétaine fuyant notamment les massacres de Lhasa embrasée par l'insurrection. Du 20 au 22 mars, les combats font rage mais sont complètement inégaux, les Chinois utilisant les blindés. Le bilan est lourd : entre 2 000 et 10 000 morts et plus de 4 000 prisonniers. C'est ainsi que le Dalai Lama va être très vite suivi, entre 1959 et 1960, d'environ 80 000 tibétains qui vont se réfugier en Inde, au Népal, au Bhoutan ; bref, dans un premier temps, dans tous les pays limitrophes. La diaspora tibétaine est née.

Aujourd'hui, les Tibétains sont présents partout dans le monde mais ils restent très discrets. Leur diaspora est une des plus méconnues du monde et, s'il n'y avait pas eu les derniers événements de mars 2008, elle le serait certainement toujours. Il semble que ce soit son fonctionnement qui reste le plus méconnu; nous nous proposons de l'étudier ici.

Nous allons essayer de dégager les problématiques auxquelles la diaspora est confrontée et peut-être la plus importante d'entre elles : le risque critique d'une disparition de la spécificité culturelle tibétaine.

Tout d'abord, quelques chiffres...

Selon le recensement du gouvernement tibétain en exil de 1998, il y aurait 111 170 Tibétains de par le monde. 85 000 vivent en Inde, 14 000 au Népal, 1 600 au Bhoutan, 1 540 en Suisse et 640 dans le reste de l'Europe, 110 en Scandinavie, 7 000 aux Etats-Unis et au Canada, 60 au Japon, 1 000 à Taiwan et 220 en Australie et en Nouvelle-Zélande. L'Inde reste donc, près de cinquante ans après la fuite du Dalai-Lama, le premier pays d'accueil des réfugiés tibétains. Par ailleurs, selon des estimations, le nombre actuel de réfugiés en Inde s'élèverait plutôt à 100 000, voire 110 000.

Ces chiffres montrent d'abord que c'est une diaspora restreinte et peu remarquée du moins en Occident étant donné le peu de ses représentants présents.

Les Tibétains étant asiatiques, il a toujours été plus facile pour eux de rester sur ce continent jusqu'à très récemment. Dans la première vague de réfugiés, en 1959, aucun Tibétain ne s'est rendu ailleurs qu'en Inde, au Népal, au Sikkim ou au Bhoutan. Il a fallu attendre les années 1970 pour commencer à observer un mouvement de la communauté en exil vers l'Ouest, principalement les Etats-Unis. Nous en reparlerons.

La constitution des communautés en exil

Les quelques 80 000 réfugiés de la première heure, ceux qui ont survécu à la traversée de l'Himalaya, s'entassent tout d'abord dans deux camps de transit : Missamari et Buxa Duar en Inde. Les conditions de vie sont très difficiles : surpopulation, épidémies de dysenterie, de tuberculose, chaleur étouffante pour des hommes et des femmes habitués aux températures des hauts plateaux...

Par la suite, certains sont envoyés au Bhoutan, au Sikkim et dans le nord de l'Inde où ils travaillent à la construction de routes. Toutes ces conditions réunies font que les premières années d'exil sont marquées par une mortalité très importante dans toutes les couches de la population.

La question qui se pose à l'arrivée en Inde pour le Dalai Lama et les divers responsables est donc de l'ordre de l'implantation car, comme il le dit lui-même : « Pour l'instant, il ne nous fallait pas songer à rentrer au Tibet, mais concentrer nos énergies à bâtir en exil, une vraie communauté, en sorte que, quand le moment serait enfin venu, nous puissions retourner vivre dans notre pays enrichis par notre expérience ».

C'est ainsi que, entre 1960 et 1965, les réfugiés tibétains s'installent dans des camps qu'ils fondent sur des terres données par le gouvernement indien. La décision est ainsi donc prise : une implantation plus permanente est préférée à la solution transitoire.

La création du gouvernement tibétain en exil est la première pierre du futur édifice officiel de l'exil. Il est créé le 29 avril 1959. Son siège est d'abord installé à Mussoorie, puis à Dharamsala en 1960.

C'est ainsi qu'avec la plupart des membres du gouvernement qui ont pris le chemin de l'exil, le Dalai Lama reconstitue également l'administration centrale tibétaine dont la nouvelle mission est à la fois d'essayer de restaurer la liberté au Tibet et de prendre en charge les réfugiés tibétains, ceux de la première vague et ceux qui vont continuer à affluer au cours des années.

Depuis 1959, le Dalai Lama est le détenteur du pouvoir exécutif mais il a souhaité dès le début, l'intégration progressive de la démocratie dans le régime en créant, dès le 2 septembre 1960 le Parlement tibétain en exil qui est l'Assemblée des députés du peuple tibétain.

Le 10 mars 1963, un nouveau palier est franchi avec la promulgation de la Constitution basée sur la Déclaration universelle des droits de l'homme.

Le Parlement tibétain en exil, constitue l'organe législatif, il comprend normalement 10 députés représentant les provinces traditionnelles du Tibet, deux députés pour chacune des écoles du bouddhisme tibétain et du Bön – religion vernaculaire du Tibet –, deux députés représentant la diaspora en Europe, un pour l'Amérique du Nord et un à trois députés nommés par le Dalai Lama chargés de représenter la culture, les sciences et le service de la communauté locale.

Des assemblées locales, fondées sur le modèle exact du Parlement font la liaison directe avec la population. C'est le Parlement qui est chargé d'élire le Kashag, le Conseil des ministres. Celui-ci représente le corps exécutif majeur de l'Administration centrale. Il était subordonné au Dalai Lama jusqu'en 1990, date à laquelle les ministres furent élus par l'Assemblée.

A partir de 2001, les ministres sont nommés par le premier ministre, lui-même élu par les Tibétains au suffrage universel direct. Ce cabinet des ministres a deux fonctions principales : il doit prendre, en accord avec le Dalai Lama, toute décision concernant les réfugiés tibétains et est chargé d'informer le monde de la question tibétaine.

Toute l'administration tibétaine de l'exil est bâtie sur cette double problématique : d'abord protéger et sauvegarder les exilés à l'étranger et ensuite permettre un retour au Tibet. Pour ce faire, le gouvernement possède des antennes internationales à New York, Washington, Tokyo, Londres, Genève, Moscou, Paris, Bruxelles, Canberra, Pretoria et Taiwan.

C'est pourtant en Inde que se trouvent la plupart des organes officiels créés par le gouvernement travaillant à la préservation de la culture tibétaine. Ils sont pratiquement tous implantés à Dharamsala, Mac Leod Ganj, le lieu officiel de l'exil où vit le Dalai Lama et où demeure également le gouvernement.

Ces institutions majeures comprennent : le TCV, Tibetan Children Village. Elles recueillent et scolarisent tous les enfants, le TIPPA, Tibetan Performing Arts, préserve et promulgue toutes les formes artistiques traditionnelles, la Library of Tibetan Works and Archives spécialisée dans la recherche historique et les sciences humaines, l'Ecole de Dialectique, qui forme à la philosophie bouddhiste, l'Institut des sciences médicales et astrologiques et l'Institut des Hautes Etudes en Tibétain.

De même, pour maintenir la cohésion et faire circuler l'information au sein des multiples communautés disséminées dans le monde, des journaux et bulletins d'information ont été créés au fur et à mesure des années. Cinq sont officiels (un en tibétain, deux en anglais, un en hindi et un en français), tandis que sept sont publiés de façon indépendante (quatre en tibétain, un en chinois et deux en anglais).

Ainsi, petit à petit, avec la création des centres d'aide et l'arrivée des aides financières, les conditions s'améliorent et le peuplement des exilés s'implante plus durablement à l'extérieur. Comme l'a expliqué le Dalai Lama : « Pour l'instant, il ne nous fallait pas songer à rentrer au Tibet, mais concentrer nos énergies à bâtir en exil une vraie communauté, en sorte que, quand le moment serait enfin venu, nous puissions retourner vivre dans notre pays enrichis par notre expérience ».

Les camps commencent à fleurir et à se diversifier. Nous trouvons des camps à vocation agricole dans les plaines d'Inde du Sud, certains à vocation agro-industrielle dans le nord de l'Inde et, enfin, d'autres centrés sur l'artisanat au nord et à l'est de l'Inde.

Tous les camps de réfugiés tibétains sont donc aujourd'hui en Asie : 52 en tout dont 35 en Inde, 10 au Népal et 7 au Bhoutan. Ils sont de tailles très variables allant de plusieurs milliers à quelques centaines de personnes. Après environ quarante années d'occupation, ils ressemblent plus à de grosses bourgades ou de petits villages qu'à des camps. Seule spécificité, ils ne sont occupés que par des Tibétains.

Les financements pour permettre la survie des Tibétains de l'exil proviennent de plusieurs sources. Il existe, en premier lieu, un impôt annuel « volontaire » basé sur les ressources des foyers des Tibétains en Inde, des taxes sur les excédents des affaires de certains tibétains et les donations internes ou internationales. Ces dernières représentent une aide importante qui favorise parfois la paupérisation des jeunes qui ne veulent pas chercher de travail. Les aides et donations financières viennent en très grande majorité des ONG internationales, principalement des Etats-Unis, très sensibilisées à la question tibétaine, principalement grâce à des personnalités et par la diffusion du bouddhisme tibétain.

Une donnée primordiale : le bouddhisme tibétain, moteur culturel et financier

Voilà une spécificité unique à cette diaspora et essentielle pour sa survie identitaire. Le bouddhisme est une constituante fondamentale du monde tibétain et à l'heure actuelle indissociable de la survie des Tibétains et de la présence de leur civilisation dans le monde. En fait, c'est ce qui a, le plus, contribué à l'étranger et surtout en Occident, à faire connaître la diaspora et son combat quotidien.

Dès le milieu des années 1960, les premiers lamas arrivent en Occident : Chogyam Trungpa pour le monde anglo-saxon, Samten Karmay et Dhagpo Rinpoché pour le monde francophone. Ils vont être suivis dès le début des années 1970 par de très grands enseignants : Lama Guendune Rinpoché, Kalou Rinpoché, le 16^e Karmapa, Dudjom Rinpoché et Dilgo Khyentsé Rinpoché, etc. Ils se sont tous déplacés à l'invitation de leurs premiers élèves occidentaux rencontrés à Kathmandou, Darjeeling, Gangtok, Siliguri, Bir, etc. Dès lors, les feux des projecteurs commencent à se tourner vers les Tibétains et le monde prend petit à petit conscience de la détresse de ce peuple obligé de fuir son pays d'origine.

Les infrastructures et les centres liés au bouddhisme tibétain se développent un peu partout et une partie des fonds récoltés est constamment reversée au profit de la communauté tibétaine en exil.

De même, le système des parrainages d'enfants, de moines, de nonnes ou plus rarement de laïques adultes par des étrangers qui prennent en charge financièrement une grande partie de leurs besoins est-il maintenant très répandu.

Bref, plus que toute autre diaspora dans l'histoire, le monde tibétain a emporté un élément fondamental de sa survie dans ses bagages pour l'exil, sa religion, le bouddhisme. Il est primordial de penser à la diaspora tibétaine dans ce cadre-là et, malheureusement, comme c'est le cas bien souvent avec la récupération faite par l'Occident, on assiste là aussi à une transformation du cadre traditionnel des enseignements. A tel point que, si vous allez vous balader du côté de Mac Leod Ganj à l'heure actuelle, il est bien difficile de savoir qui est qui ou qui fait quoi, tellement il existe d'abus dans ce domaine-là.

On voit en effet partout des affiches vantant les mérites de tel ou tel soi-disant « maître » ou « spécialiste du bouddhisme tibétain » mais qui est également un « spécialiste » de Shiatsu, de Reiki, de tarots divinatoires, du retour de l'être aimé... A la grande consternation des autorités religieuses de l'exil qui assistent, impuissantes, à ce phénomène. Les abus deviennent de plus en plus fréquents et la situation est de plus en plus ridicule.

Ce n'est pourtant pas à sens unique : les étrangers ont profité de cette manne providentielle (une de plus !) et les Tibétains, peu préparés à ce genre de problème, n'ont pas vu les conditions se dégrader. Bref, cette ouverture vers l'extérieur a été, d'un côté, bénéfique, notamment pour l'apport financier ou pour la propagation du message de paix du bouddhisme dans le monde. Mais elle est également extrêmement négative là où le dieu argent et le profit remplacent la sagesse de Bouddha.

Dharamsala est d'ailleurs aujourd'hui considéré comme l'était Kathmandou à la fin des années 1960. Les jeunes tibétains sont de plus en plus attirés par les sirènes du monde occidental et recherchent de plus en plus un profit juteux et immédiat, souvent au détriment des valeurs que leurs aînés ont toujours tenté de préserver coûte que coûte.

Donc, si le bouddhisme tibétain a joué un rôle très important dans le processus de survie, il joue maintenant un rôle indirect et bien malgré lui dans le phénomène de déconstruction de l'identité tibétaine de l'exil.

Promesses et illusions de la vie en Occident...

Ce fameux appel des sirènes pour la grande majorité des jeunes générations retentit surtout du côté des Etats-Unis.

Les chiffres sont parlants . 7 000 exilés tibétains vivent sur le sol américain, ce qui en fait le pays de réception le plus important après l'Inde et le Népal. Plusieurs facteurs incitent cet afflux : en premier, et c'est très présent dans l'esprit des jeunes générations, le fait que ce soit le pays de la réussite ; en second, que ce soit le pays d'une certaine liberté et, enfin, le fait qu'après quelques années de présence sur le sol, on puisse récupérer une green card et à terme la nationalité.

A Dharamsala, les discussions des jeunes Tibétains tournent toujours autour des Etats-Unis tandis que l'Europe ne fait pratiquement jamais l'objet de leurs attentes. Le rôle des médias, dans ce processus, est indéniable ainsi que dans l'acculturation qui lui est liée.

Beaucoup de spécialistes ont avancé que la jeunesse tibétaine est une jeunesse sacrifiée devant l'autel du profit. Sans être si extrême, on peut néanmoins affirmer qu'elle est maintenant influencée par les valeurs modernes occidentales et qu'elle ne considère plus du même œil que les générations précédentes, la sauvegarde de sa propre culture. En tous les cas, tous les jeunes Tibétains, à peu de choses près, rêvent un jour de se retrouver à Central Park. Le fossé se creuse entre les générations à cause du « phénomène américain ».

Le processus de reconstruction

Il est incontournable maintenant de mettre en lumière la problématique primordiale de la communauté tibétaine en exil. Il s'agit d'une diaspora forcée, non volontaire.

Ici, l'exil a été préféré à la mort ou à la contrainte et à la perte de l'identité. C'est un point essentiel car la problématique n'est pas du tout la même si l'on observe un départ volontaire.

Ce type d'exil n'est pas orienté par les mêmes problèmes de préservation/reconstruction notamment de l'identité culturelle et nationale.

Par exemple, les membres de la diaspora chinoise volontaire sont toujours liés à leur pays. La Chine est le référent. Les membres de la communauté chinoise à l'étranger ont un passeport, une identité culturelle vivace – bien que le processus d'acculturation actuel du monde chinois évolue très rapidement, mais un certain ancrage est fondamentalement présent.

Par contre, dans le cas des Tibétains de l'exil qui n'ont plus de pays – il est annexé par la Chine – donc plus de passeport, leur statut est celui de « réfugié », mis à part un petit nombre qui a réussi à se faire naturaliser en exil. Il est donc essentiel de prendre en compte cet état de fait pour comprendre la solidité et la rigidité du système administratif de la communauté tibétaine de l'exil.

Le Dalai Lama et le gouvernement ont ainsi fait le choix de la conservation des traditions et de la sauvegarde de l'identité culturelle, cohésion fondamentale et quasi obligatoire pour les exilés. Parce que les Tibétains possèdent des spécificités culturelles très fortes et différentes de celles des pays d'accueil, le cheminement est double. D'un côté, dans la forme, les marqueurs culturels sont aisés à reconnaître et donc à préserver, mais d'un autre côté, ils sont si différents de ceux des pays d'accueil qu'ils ne sont que très difficilement adaptables, même en Inde.

C'est ainsi que pour sauvegarder la spécificité tibétaine, les groupements collectifs en camps ont été choisis dès le début plutôt que l'intégration dans la population d'accueil. Il n'y a guère que dans les petites communautés d'Occident, relativement récentes, que les Tibétains se mêlent à la population locale, comme en France par exemple.

En règle générale, en Occident, la seconde génération, c'est à dire les enfants nés en exil, possèdent la nationalité du pays de naissance. Par contre, en Inde, la grande majorité des enfants de l'exil garde le statut très précaire de réfugiés. La situation est pire au Népal où le cas s'est déjà présenté d'une « reconduction forcée » en direction de la frontière chinoise même pour des enfants nés de parents tibétains mais sur sol népalais. I

Il est bon d'ajouter que la position officielle du gouvernement népalais vis à vis des Tibétains sur son sol s'est durcie depuis l'arrivée au pouvoir des anciens rebelles maoïstes et les manifestations régulières des Tibétains pour soutenir leurs frères restés côté chinois depuis la fin du mois de mars 2008. En fait, la situation tibétaine n'a jamais été aussi critique qu'à l'heure actuelle.

Ce processus de reconstruction est aussi un processus de construction ou plutôt de constitution de la Nation tibétaine. En effet, avant 1950, date de l'arrivée de l'APL au Tibet, la conscience nationale d'un Tibet unifié n'existait pas dans l'esprit des habitants. Elle existait *de facto*, de façon officielle, mais n'était pas primordiale dans le processus de définition d'appartenance culturelle de la population.

On appartenait d'abord à telle vallée ; on venait à la rigueur de telle région, mais on ne disait pas être Tibétain ou pas. Les « figures rouges », comme ils se nommaient auparavant, n'avaient pas à se définir « nationalement ». Ce positionnement est plutôt une définition moderne venant du monde occidental. On pouvait être à la rigueur de l'Est ou du Nord, du Sud ou de l'Ouest, mais on n'était pas Tibétain, ce qui ne voulait rien dire en fait pour un Tibétain... exception faite des membres du gouvernement ou des nobles.

Bien évidemment, après 1950, la question est devenue cruciale. On peut dire que la Nation tibétaine est véritablement née, ou du moins s'est affirmé totalement en tant que telle, après l'exode d'une partie de la population. Pour des raisons évidentes de cohésion, la notion de grand Tibet, de Nation tibétaine globale était née de façon claire et déclarée officiellement dès l'arrivée des premiers exilés et la constitution du gouvernement provisoire.

Le processus de déconstruction

Je terminerai par un constat, alarmant s'il en est.

Les Tibétains de l'exil et encore plus les Tibétains restés au pays sont en très grand danger de disparition. Outre le fait que les Tibétains ne sont pas nombreux dans le monde et surtout face au rouleau compresseur chinois, les marqueurs culturels se délitent immanquablement.

J'ai pu établir ce constat après dix années d'observation autant dans les peuplements de l'exil qu'à l'intérieur, au Tibet même.

Les preuves sont d'abord d'ordre linguistique. De plus en plus, dans les familles de l'exil, la langue s'appauvrit, victime de l'assimilation des pays d'accueil. En Inde, le tibétain est saupoudré sans cesse d'anglicismes ou d'indianismes alors que le comité de sauvegarde de la langue du gouvernement a développé un vocabulaire typiquement tibétain correspondant au monde moderne pour justement éviter ce problème. Cela n'a pas suffi. Les jeunes générations considèrent de plus en plus que la langue de leurs parents est rétrograde et passéiste et qu'il faut se tourner vers les véritables langues modernes : l'anglais en priorité, l'hindi en second. De toute façon, sans cette base, personne ne peut espérer trouver de travail. Il en est de même en Chine, mais avec le mandarin, situation aggravée par le fait que le tibétain n'est plus enseigné à partir du lycée.

D'autres marqueurs culturels définissant l'identité tibétaine profonde disparaissent, ceux liés à la religion qui concernent le culte traditionnel des divinités-montagnes ou le respect envers les enseignants spirituels qui était naturel et qui est, de plus en plus, battu en brèche par les jeunes générations.

Il faut se rendre compte que ce processus de destruction de la culture tibétaine existe à de multiples niveaux et touche aujourd'hui, pratiquement toutes les générations. Si la diaspora du premier exil était homogène, maintenant ce n'est plus le cas, avec les enfants qui ont quitté l'Inde pour étudier en Occident. Les nouvelles valeurs sont basées principalement sur la survie et donc le profit de plus en plus immédiat.

Il est clair que le constat est en demi-teinte lorsque l'on parle de la survie de la culture tibétaine car elle est confrontée à des obstacles majeurs qui touchent certes le reste du monde, mais peut-être avec plus de force les communautés diasporiques. Les Tibétains en font actuellement la douloureuse expérience.

Pourtant, après presque cinquante ans d'exil et de danger de disparition, les Tibétains de l'exil sont toujours là et se battent encore pour récupérer leur pays sous une forme ou une autre.

L'exemple le plus flagrant est le prix Nobel de la Paix de 1989 attribué au Dalai Lama. Ce même Dalai Lama qui ne cesse d'arpenter le monde sensibilisant toujours plus sur la question tibétaine. C'est une leçon de courage et de survie que nous donne le peuple tibétain, une leçon pour nous également car, n'en doutons pas, la problématique de reconstruction – déconstruction des Tibétains affecte en fait le monde entier.